

Bruno Delarue

Jean-Francis Auburtin à Etretat

Monographies citadines



Comme tout jeune homme ayant grandi sous le Second Empire, Jean-François Auburtin, né à Paris en 1866, après une scolarité à l'École alsacienne de Paris, n'échappera pas à l'enseignement académique puisque les peintres officiels avaient la maîtrise des écoles d'art et régentaient l'accès aux Salons où ils distribuaient les médailles ainsi que les commandes pour les bâtiments publics. Auburtin aura donc pour maîtres Jules Lefebvre et Benjamin-Constant dont il n'adoptera bien sûr pas les préceptes, mais avec lesquels il saura user de suffisamment de diplomatie pour recevoir des commandes officielles. Ce qui lui permettra de développer son goût de la décoration et d'acquiescer ainsi une certaine notoriété, même s'il sera le plus souvent considéré comme un suiveur de Puvion de Chavannes qu'il admirait réellement, mais dont il ne sera jamais l'élève. Celui-ci mourra en 1898, année du premier séjour d'Auburtin à Etretat.

La personnalité d'Auburtin a ceci de remarquable qu'il sera toute sa vie à la pointe de la modernité sans pour autant jamais adhérer vraiment à quelque mouvement que ce soit. Après un petit tour fort compréhensible du côté des impressionnistes, autour des années 1894, il va rapidement trouver son écriture dans la révélation de l'art japonais, puis dans l'esprit symboliste en y trouvant une sorte de plénitude en concordance avec sa sensibilité de solitaire et de rêveur passionné de nature.

Les traités que signèrent la France et le Japon en 1858, puis en



CI-DESSUS
Classe de rhétorique à l'École alsacienne de Paris.
Auburtin est au deuxième rang (3^e à partir de la droite), André Gide est le plus à gauche des élèves debout, et Pierre Louÿs est assis juste devant lui. © Ecole alsacienne.

PAGE 3, EN HAUT
Etretat, 21 avril 1898
aquarelle, encre de chine et crayon sur papier
 33 x 47 cm
 Collection privée © copyright Musée de Morlaix, photographie Isabelle Guégan.

PAGE 4
Etretat, La Manneporte, 20 avril 1898,
aquarelle, encre de chine et crayon gris sur papier
 32,7 x 47,2 cm, Collection privée © copyright Musée de Morlaix, photographie Isabelle Guégan.



PAGE 3, EN BAS
Etretat, Cap d'Antifer, 20 avril 1898
aquarelle, encre de chine et crayon sur papier
 32,5 x 47 cm
 Collection privée © copyright Musée de Morlaix, photographie Isabelle Guégan.



PAGE 5
Etretat, La Porte d'amont, 22 avril 1898,
aquarelle, encre de chine et crayon sur papier
 32,7 x 47 cm, Collection privée © copyright Musée de Morlaix, photographie Isabelle Guégan.

1868, permirent l'ouverture des frontières et le déferlement dans l'hexagone d'estampes nippones à bas prix. L'art de l'ukiyo-e, révélé par des artistes possédant une incroyable maîtrise technique, va littéralement bouleverser les certitudes de toute une génération de jeunes artistes. Hiroshige, Utamaro ou le paysagiste Hokusai, dont Auburtin possédait la si fameuse *Vague*, apportent un regard sur le monde n'ayant rien de commun avec la tradition occidentale. Se comprend l'éblouissement pour cet art économe de couleurs que le peintre dispose en aplats, pour cette peinture remarquablement simple avec ses formes cernées d'un trait continu qui utilise des mises en pages spectaculaires et formidablement décoratives tout en limitant la perspective à sa plus simple expression. Cette simplification de l'espace, ramené au plan, en totale contradiction avec ce qu'enseignait l'école des Beaux-Arts va enthousiasmer tant Auburtin que des personnalités aussi différentes que Monet, que les peintres nabis ou qu'un graveur aussi remarquable qu'Henri Rivière.

Entre les années 1860 et 1900, le japonisme va devenir une véritable mode et bien peu, de Van Gogh à Whistler, échapperont à son emprise. C'est ainsi que le dessin va retrouver la place qu'il avait au quattrocento : sa linéarité, en pleins et en déliés, va de nouveau délimiter les espaces du tableau.

Ces estampes racontaient une bourgeoisie urbaine raffinée, résolument tournée vers les plaisirs au point d'y consacrer des



quartiers de villes entiers. Leurs rôles consistaient justement à vanter cet hédonisme élevé en morale publique, et à témoigner de tant de paix et de prospérité. Donc, un déferlement d'images idylliques dans les mains de jeunes peintres à qui l'Académie enseignait

encore tragédies grecques et martyres chrétiens. On imagine facilement avec quel enthousiasme ces gravures peu onéreuses durent passer de main en main.

Auburtin ne cherchera nullement à cacher cette influence comme nous le montrera l'étude de ses premières œuvres étretataises, mais plus encore la fresque qu'il réalisa en 1900 pour la porte monumentale du Palais des Forêts à l'Exposition Universelle où les vagues qui encadrent chaque côté de l'œuvre sont exactement traitées à la manière d'Hokusai.

Beaucoup plus complexe – car les sources sont multiples – est son appartenance au mouvement symboliste auquel il convient de le rattacher. Si l'empreinte des préraphaélites anglais qu'il alla étudier à Londres est évidente, l'est tout autant l'emprise de



la littérature parnassienne alors fort à la mode. Elle défendait une certaine forme de beauté idéale, faite de retenue et de travail ; non pas un art engagé socialement ou même individuellement, mais une conception de l'art pour l'art dans lequel le paysage serait un lieu dédié au poète.

Mais, cet « esprit » symboliste puise aussi sa source au fond même du caractère d'Auburtin plus porté vers la solitude et l'idéalisation du monde que vers la réalité brutale des réunions humaines. Louis Vauxcelles ne s'y trompa pas qui le décrit ainsi en 1912 : « Œuvre, carrière, vie d'une distinction racée et réticente ; aspirations d'un poète plasticien qui voudrait mettre un peu de joie quiète et de rêve hellénique aux murs des demeures, pour reconforter le cœur inquiet des hommes que surmène leur misérable condition frénétique et brutale. Francis Auburtin est un idéaliste. » Oui, certainement, ce caractère-là était plus sensible aux formes évanescences de



CI-DESSUS Etretat, La Plage du Tilleul, 24 avril 1898,
aquarelle, encre de chine et crayon sur papier
17 x 47 cm, Collection privée
© copyright Musée de Morlaix, photographie Isabelle Guégan.



CI-CONTRE Etretat, La Manneporte, 22 avril 1898,
aquarelle, encre de chine et crayon sur papier
33 x 47,2 cm, Collection privée
© copyright Musée de Morlaix, photographie Isabelle Guégan.



la poésie qu'à celles solides du réalisme. Mais cela ne suffirait pas à justifier son univers hédoniste, comme éloigné de la réalité du monde, pas plus que ne l'expliquerait à elle seule la protection tout à fait remarquable que lui prodigua son beau-père, le général Deloye, en lui finançant jusqu'au moindre de ses frais, et le libérant de la sorte de tout souci matériel même si c'est plus facile dans ces conditions de « s'élever au-dessus du réel ». Ce symbolisme, c'est plus dans l'environnement culturel général qu'il faut aller le chercher, dans cette propagation des mythes, qu'ils soient nordiques sur fond de brumes et de légendes, ou médiévaux à la suite de la mode troubadour autour des hauts faits du roi Arthur, ou de ceux plus barbares encore d'Ossian, mais aussi du goût pour les récits de voyages en pleine période d'orientalisme et de découvertes de contrées lointaines. Auburtin mélangera mythologies grecques et nordiques tout en défendant une certaine croyance au vieux mythe de l'Age d'or : théorie d'un monde cyclique en attente d'un retour à un monde idéal. Dans ses fresques, sous les frondaisons, dans des lacs aux eaux limpides, se croisent naïades blondes et centaures. Le monde ici est celui du lendemain de la création, et n'est pas sans rappeler ceux de Puvis de Chavannes et d'Odilon Redon, mais aussi de Ménard et par certains côtés les brumes de Le Sidaner qu'il croisa au Touquet en 1899 lors d'un séjour dans la famille Paix.





Auburtin n'est donc pas seul dans cette aspiration à un monde originel, pas plus qu'il ne l'est dans ses croyances en des esprits invisibles : son grand ami Rodin pratiquait le spiritisme et il côtoyait ce curieux personnage que fut le Sâr Péladan. C'est en toute logique, qu'installé à Varengeville-sur-Mer à partir de 1908, il deviendra très ami de Guillaume Mallet, le créateur du Bois des Moutiers, qui était un fervent adepte du mouvement théosophique. Son magnifique jardin cachait un parcours initiatique aux mystères de la beauté.

Cet inventaire succinct des influences multiples qui forgèrent l'esthétique d'Auburtin aidera à comprendre les réactions parfois agressives de la critique envers cet homme parfaitement honnête ne cherchant pas plus à plagier qu'à cacher l'origine de son art. Ainsi du très désagréable et injuste commentaire de Léonce Bénédite dans *Art et Décoration*, en 1908 : « M. Auburtin a choisi sa voie en prenant des guides assez divers, Puvis de Chavannes, Claude Monet et Hokusai. On lui reprochera le souvenir de ce dernier, dont il n'a guère pris dans ses études que le procédé graphique. Ses encadrements d'un goût japonais ont eu le tort de souligner cette filiation. Car c'est un tort que d'appartenir à la famille d'un maître un peu trop connu, un peu trop exceptionnel ; on ne voit plus dans ses œuvres que des pastiches. »

Qu'importe, Auburtin, bien que n'ayant jamais vraiment adhéré aux mouvements qui défrayaient la chronique, laisse une œuvre formidablement personnelle sans pourtant être à l'écart des grands courants de la modernité.



CI-DESSUS **Caïques et canots sur la plage d'Etretat, 25 avril 1898**
aquarelle, encre de chine et crayon sur papier
32 x 47 cm, Collection privée.

PAGE 8, EN HAUT **Etretat, L'Aiguille, 23 avril 1898**
aquarelle, encre de chine et crayon sur papier
32,7 x 47,2 cm, Collection privée
© copyright Musée de Morlaix, photographie Isabelle Guégan.

PAGE 8, EN BAS **Etretat, L'Aiguille, 1901**
aquarelle, encre de chine et crayon sur papier
45,5 x 56,5 cm, Collection privée
© copyright Musée de Morlaix, photographie Isabelle Guégan.

PAGE 9 **Etretat, La Chambre des Demoiselles, 24 avril 1898**
aquarelle, encre de chine et crayon sur papier
32,8 x 47,2 cm, Collection privée
© copyright Musée de Morlaix, photographie Isabelle Guégan.

PAGE 10 **Etretat, L'Aiguille, avril 1898**
aquarelle, encre de chine et crayon sur papier
Collection privée.

